

La médecine à bout de souffle

«The time is out of joint», s'écrie Hamlet, après sa rencontre avec le spectre de son père. Quelque chose a déraillé, l'époque est sortie de ses gonds, elle erre vers l'étrangeté. De même, à propos du système suisse de santé, il faudrait dire: «The healthcare system is out of joint». Il n'a plus d'accroches, il flotte dans l'inconnu, sans que personne ne sache où se trouvent les nouveaux ancrages.

La hausse des coûts fait sentir sa morsure jusque dans les classes moyennes. Un vent de panique se lève dans la classe politique. A peine appliquées, les anciennes recettes – diminution du tarif, enveloppe de financement – apparaissent ineptes. La loi-socle (la LAMal) est cernée par ses limites, les caisses maladie veulent que tout change pour que rien ne change, le fédéralisme décourage toute stratégie nationale et notre Parlement s'accroche au vieux dogme libéral pour refuser la science préventive moderne. A l'horizon, mais toujours plus près, s'annonce un tsunami de vieux, alors que, déjà, les hôpitaux épuisent leurs soignants et leurs budgets.

Il faut dire que, de tous les dispositifs sociaux actifs dans notre société, le système de santé est certainement le plus complexe, le plus développé, le plus ramifié. C'est une construction politique, philosophique, scientifique, technique et architecturale autour d'un projet collectif aux dimensions monstrueuses, qui va de la prévention des maladies à l'augmentation de la durée de vie, en passant par toutes les déclinaisons du soin. Au fil des années, son importance n'a cessé de croître – et de croître plus vite que toutes les autres activités du pays. Ce qu'il exprime, c'est le niveau de solidarité de la société, sa manière de prendre en charge la vulnérabilité. Il manifeste ce que nous sommes capables de produire de meilleur au niveau scientifique et technologique. En même temps, il a étendu son champ, médicalisant la société jusqu'à se substituer à d'anciens rôles de la religion. C'est un système à la fois scientifique et émotionnel, de prouesses technologiques et de création d'un monde chargé de climatiser la souffrance et même de protéger la société entière de l'angoisse liée à la finitude.

Au cours des trois dernières décennies, le système de santé a pris la forme d'une accumulation de rationalités multiples, entremêlées en de vastes systèmes de science, d'intérêts, de

pouvoirs, de commerces. Il s'est autoconstruit à la manière d'un cerveau qui part d'un pattern génétique limité pour arriver à une structure d'une folle complexité.

Certaines choses ont évolué rapidement – en particulier, les outils technologiques et moléculaires, les approches digitalisées (la computérisation des flux, des savoirs et du management). Le prestige des professions soignantes a décliné, surtout celles centrées sur le «care» – alors que, paradoxalement, les candidats se bousculent pour commencer des études de médecine. D'autres aspects n'ont que peu évolué, comme le découpage des spécialités par organes – alors que la recherche ne cesse de montrer l'importance d'une approche transversale et systémique. L'influence des grandes revues médicales n'a pas baissé, mais leur manière de produire de la science vit une crise de confiance majeure. Mille résistances cachées empêchent cette production d'évoluer vers la transparence et la moralisation que tout le monde feint de souhaiter. Enfin, ce qui s'est organisé de plus stable, durant cette évolution, c'est le système hospitalier. Mais son modèle n'est plus durable. L'évidence est qu'il faut le changer, viser de plus petites structures, plus légères, plus proches des patients et ne garder les hôpitaux que comme moments intensifs dans les trajets de soins. Mais comment trouver l'énergie politique d'un tel changement? Gigantesques sont les forces de l'immobilisme. Sans compter que, ajoutant à la confusion, de grands groupes ouvrent ces jours des centres de médecine ambulatoire un peu partout en Suisse. Les places se prennent, en un mouvement où seuls ceux qui ont des poches profondes peuvent prétendre définir le futur. Est-ce vraiment un nouveau paradigme?

Le pouvoir du management et des entités qui gèrent l'argent n'a cessé d'augmenter. Ceux qui décident ne sont plus ceux qui soignent: entre les uns et les autres, le fossé ne cesse de s'élargir. Le système de santé se conforme toujours plus étroitement aux règles industrielles communes. On parle de marché, de concurrence, de clients. Mais on oublie que nul n'est capable de définir exactement quel est le produit final que le système doit délivrer. De la meilleure santé populationnelle? De la guérison individuelle? Des prestations de qualité? Un pansement culturel standardisé à destination des blessures et des souffrances des contemporains? Tout cela à la fois, en réalité.

Entre les vrais progrès et les faux nez qui font passer la régression pour une étape vers le mieux, il est important de distinguer. Parmi les véritables progrès: la construction de structures de santé intelligentes, locales et diversi-

fiées, valorisant l'empowerment, la participation et la codécision, capables d'évoluer en collaboration-concurrence. Parmi ceux qui sont en réalité des régressions: la soumission croissante du système de santé à des principes économiques inadaptés, venant de l'industrie, confondant les bonnes pratiques médicales avec l'efficacité et la productivité, ces produits idéologiques d'une petite coterie mondialisée. L'obsession de cette idéologie, en médecine particulièrement, c'est de diminuer la place accordée à la subjectivation. Moins de 20 minutes, désormais. Le degré zéro de la considération pour la complexité humaine.

Repenser le système de santé s'avère certes d'une difficulté extrême. Impossible, en agissant sur un élément, de prévoir avec sûreté les effets sur l'ensemble. Ce système n'a rien d'une mécanique, ni même d'un processus rationnel. Il fonctionne selon une logique avant tout sociale et culturelle. Il dépend de l'ambiance de société (tout en la produisant). Or, comment la définir, cette ambiance? Elle est au «Myself first». Elle s'organise en un profond mouvement vers le «souci de soi». De la médecine, nos contemporains attendent davantage qu'une prise en charge de la maladie: ils veulent une existence prolongée, augmentée, en pleine santé. Au centre se trouve une volonté narcissique de contrôle mêlée à une attente irréaliste envers la science. Les grandes plateformes mondialisées des données – qui dominent déjà quantité de domaines et s'appêtent à débarquer en médecine – affirment que ce monde est pour bientôt. Mais ne répondent pas à la question: comment ne pas abandonner ceux qui pérégrinent dans la maladie et la grande vieillesse, qui compliquent tout et coûtent cher, entravant irrémédiablement le projet d'une santé totalisante?

Comme le royaume d'Hamlet, le système de santé est hanté par un spectre. C'est comme s'il avançait vers un futur qui ne serait ni sa «fin», sous forme de catastrophe, ni encore moins sa «réussite», mais une forme d'absolue et inhumaine désorientation. Le guérir de son délire hamletien devient urgent. Mais vers quelle contrée, vers quelle utopie le mener? Le meilleur pour un petit groupe? L'équité avant tout? La prise en charge de la vulnérabilité, le care? Que veut dire: mettre le patient au centre? On ne peut plus éviter d'affronter ces questions. Et il n'y aura de réponse que dans le courage d'élaborer une véritable contre-culture.

Bertrand Kiefer